



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME



SOMMAIRE :

- G. DEHERME . . . . . *Les Facteurs de la Dépopulation française. II.*  
G. PERSIGOUT . . . . . *Catholicisme, Positivisme et Pragmatisme.*  
PAR TOUS . . . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*  
G. DEHERME . . . . . *Les Livres qui font penser.*

---

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

7, rue Corneille, 7

LA

# Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

---

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

---

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative* des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'**Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.  
Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

---

**Directeur : A. GALLOIS**

---

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées

## Les Facteurs de la Dépopulation française <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

### II

Issu de l'anarchie, le parlementarisme doit l'entretenir. Pour s'épanouir, il lui faut l'aggraver. Toute force sociale lui est contraire. Il ne peut supporter rien de ce qui s'aggrave et de ce qui dure. Aussi sa législation pulvérise et interrompt. Elle ne connaît que le passant, l'individu. Si, néanmoins, l'instinct social et la santé morale résistent à sa contre-éducation et à sa malfaisante contrainte, elle les moleste et les rançonne de toutes manières.

Ainsi, ceux qui se marient sont surchargés. Pour chaque enfant qui survient ensuite, le ménage encourt une pénalité savamment graduée. Le père de famille est le contribuable à merci. Il offre de la prise et il se défend mal. Il a un fonds, il est stable, il est

(1) Voir nos 44, 45, 46, 47 et 48 : « La Loi de Malthus » ; « La Surpopulation » ; « Le Néo-malthusisme » ; « La Dépopulation française » ; « Les Facteurs de la dépopulation française ».

timide. Par contre, notre système d'imposition, notre individualisme économique instituent de véritables primes au vagabondage, au célibat, à la stérilité, au viager, à tous les genres de vie parasitaire. Et chaque année le rezzou de la tribu radicale-socialiste devient plus audacieux et plus exigeant. Pour qu'il y ait encore des Français qui consentent à travailler et à enfanter, vraiment, il faut que l'instinct social soit singulièrement vivace chez eux.

Cela commence à l'école. Arsène Dumont a établi que « dans un département une forte proportion d'époux et d'épouses totalement illettrés coïncide généralement avec une natalité élevée ». Est-ce à dire que l'instruction soit antisociale? Non, — pas plus que le bien-être, l'aménité, la délicatesse des mœurs, etc. C'est constater, uniment, que l'enseignement d'État est pernicieux.

Le pouvoir temporel est inapte à l'éducation, et l'instruction sèche ne peut que fournir des sophismes pour justifier toutes les aberrations. Les trois quarts des Français lisent pour se gâter et s'abrutir. Pour le mieux, on ne vise qu'à faire des diplômés, et les diplômés, a-t-on dit, c'est une lettre de change tirée sur l'État qu'il faut payer tôt ou tard par une place ou par une révolution. Les titres des trois volumes de *Jacques Vingtras*, par Jules Vallès, nous en présentent un saisissant raccourci: *L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*.

L'enseignement officiel déclasse, désanime et déracine. Il ne fait que des fonctionnaires, des journalistes et des bohèmes. Suivant l'impulsion qui prévaut de la paresse, de la vanité ou des appétits, le jeune Français n'aspire qu'à être fonctionnaire, littérateur ou politicien.

Or, pour préparer un enfant à quelqu'une des professions libérales encombrées ou aux fonctions publiques, il faut dépenser de 15 à 40.000 francs. D'autre part, pour marier une fille à l'un de ces messieurs, il faut lui constituer une dot équivalente. A ce prix, l'enfant est considéré comme un produit de grand luxe.

Ces chiffres cités par *la Réforme sociale* sont instructifs : A Munich, en 1895, la population totale se composait : bourgeois, 20,57 p. 100 ; ouvriers, 52,98 ; fonctionnaires, 26,45. Les naissances se répartissaient ainsi : bourgeois, 18,7 ; ouvriers, 65,4 ; fonctionnaires, 15,9. Ce qui signifie que les ouvriers avaient 13 p. 100 *plus* d'enfants, les bourgeois 2 p. 100 *moins*, et les fonctionnaires, 11 p. 100 *moins* qu'ils n'en devaient avoir proportionnellement à la part de la population totale qu'ils formaient.

\* \* \*

Le bas matérialisme qu'on prêche, l'irréligion qu'on impose ne sont pas la moindre partie de cette œuvre abominable de désocialisation.

C'est au catholicisme qu'on en a surtout, parce que cette grande doctrine a fondé la civilisation occidentale et parce qu'elle reste l'armature de la société française.

Mais il faut s'entendre. La religion, ici, n'a d'efficacité que dans son sens social. Il ne s'agit donc point des croyances, mais de l'organisation positive qu'elles ont réalisées et qu'elles continuent à vivifier, c'est-à-dire de l'Église. Lorsqu'un Briand, tout mielleux, tente de susciter un mouvement schismatique, c'est

un fourbe, certes, mais non un imbécile. Il sait ce qu'il fait. Il laisserait volontiers les catholiques croire à la Sainte Trinité, à condition qu'ils ne constituent point un État organique dans l'État parlementaire, un ordre dans l'anarchie générale. Un positiviste seul peut révéler à l'Église ses vertus essentielles.

Si les pieux Bretons sont féconds, des départements conservateurs et dévots comme l'Orne donnent le détestable exemple, depuis plus d'un demi-siècle, des excédents de décès sur les naissances. D'autre part, l'ouvrier des manufactures, socialiste, anticlérical, est prolifique à souhait. A Paris, les riches affichent plus d'attachement au culte que les pauvres. Eh bien, ceux-ci ont trois fois plus d'enfants que ceux-là !

Sans doute, l'Église condamne tout ce qui peut déterminer l'infécondité, volontaire ou non ; mais les statistiques ne laissent point d'être troublantes. Serait-ce que, des prescriptions de leur foi, les croyants ne suivent plus que ce qui s'accorde avec leurs humeurs, leurs préjugés, leurs plaisirs ou leurs intérêts ?

En Prusse, de 1875 à 1900, on trouve ce nombre d'enfants par mariage : entre catholiques, 5 ; entre protestants, 4 ; entre juifs, 3,7 ; entre dissidents, 3,4 ; mariage mixte, 3,1. En Suisse, dans les mariages catholiques, il y a 0,67 divorces p. 1.000 ; dans les mariages protestants, 2,65 ; dans les mariages mixtes, 4,02.

M. Henri Joly avance « qu'il est probable que le mariage mixte dissout à la fois et la religion de l'un et la religion de l'autre ; que le mariage mixte est un signe d'indifférence, un acheminement au scepticisme ». Si le mariage mixte, en effet, est un signe d'indifférence souvent, il n'en est pas toujours ainsi.

Et quand un protestant très convaincu s'unit à une catholique très pieuse, le résultat est aussi fâcheux. Pourquoi, sinon parce que les époux réagissent l'un sur l'autre, se font une croyance spirituelle à eux, qui n'est plus ni du catholicisme, ni du protestantisme, individualisent leur théologisme et peu à peu se soustraient à la discipline des dogmes, à la direction spirituelle de leurs pasteurs?

Ce n'est pas seulement la croyance qui socialise, c'est surtout l'organisation spirituelle, l'Église, la religion en un mot. Une croyance théologique peut être aussi insensée, aussi irréligieuse, aussi anarchique que la pire métaphysique matérialiste. Témoin le spiritisme et le déisme romantique. Quant aux sanctions ultra-terrestres, ce sont évidemment des croyances plus sociales que théologiques. Ceux qui se bornent à rêvasser sur un Dieu vague, épars dans l'Univers et assez discret pour ne gêner aucune divagation, aucun dévergondage, aucun égoïsme, et les belles madames qui vont à la messe pour exhiber leurs toilettes et tenir leur rang d'argent sont aussi irréligieux que le plus crapuleux des athées.

L'irréligion est donc bien un facteur d'anarchie, — et donc de dépopulation. Au fond, ce n'est pas aux dogmes catholiques que s'en prennent la brute anticléricale et le monstre intellectuel. Ils sont d'une même inaptitude de l'esprit et du cœur à les comprendre. C'est à la règle qui contiendrait ses vaniteuses divagations que celui-ci en a; c'est au frein moral qui limiterait son grossier égoïsme que celui-là en veut. Ce n'est pas le théologisme du catholicisme qui les enrage, c'est son positivisme.

\*  
\*  
\*

A la campagne, on reste encore discipliné par quelques réalités vivantes. Parce que la collectivité se connaît, elle réagit sur les individus. Il y a encore une opinion publique.

A la ville, dans le tourbillonnant chaos d'une foule qui se côtoie et se heurte sans s'organiser, on ne subit plus la pression des devoirs sociaux. Chacun n'est limité que par ses désirs, sa « conscience », — soi-même. On est ce qu'on paraît, et l'argent est le meilleur vernis. L'argent y est donc tout, et l'on en veut le plus possible, par tous les moyens, dont le plus honnête, ai-je dit, est la double prévoyance : épargne et malthusisme. Il n'y a encore une police que pour ceux qui en manquent.

Tout concourt à la désertion des campagnes. Le dégoût des travaux agricoles chez un peuple qui les a tant aimés et qui doit tout à l'heureuse fertilité de son sol a été provoqué aussi par la centralisation, l'absentéisme, la gabegie, les impôts qui écrasent de plus en plus la propriété foncière. D'autre part, les économies, les capitaux sont aspirés, raflés par la grande flibuste financière.

Mais si l'on ne tient plus à sa fonction propre, si l'on ne se considère plus comme un agent social, si l'on veut acquérir beaucoup d'argent, vite et sans peine, c'est pour paraître, c'est pour jouir bassement. Dans un État où aucune direction n'est plus éveillée, contenue par une responsabilité précise, tous les vols, tous les attentats contre la société sont tolérés, voire consacrés. C'est la production, c'est-à-dire le travail et la terre qui payent. S'il s'élève des protes-



tations, les démagogues détournent l'attention populaire sur quelques mirages évoqués à propos. Ce n'est point pour autre chose que la presse démagogique est stipendiée par la ploutocratie. Chaque politicien dont l'ascension rapide surprend les naïfs a son patron à la Bourse. C'est un Jacques Reinach qui « fait » un Bouteiller. L'association de Robert Macaire et de Bertrand est ingénieuse. L'un ahurit le patient par sa jactance, cependant que l'autre explore les poches. Le parlementarisme n'a pas d'autre signification. Mais nous aimons l'éloquence.

Nous savons pourquoi le citadin a peu d'enfants. On lui a suggéré, on lui a imposé, il s'est fait enfin une conception de la vie antisociale, c'est-à-dire négatrice de la solidarité comme de la continuité. S'étant délié de sa terre et de ses morts, logiquement il se dégage des siens, de ses compatriotes, de la postérité. Désormais, il ne vivra que pour le présent et pour soi-même, c'est-à-dire pour l'illusion de rien. Ainsi avec le sentiment social s'obscurcit et s'atrophie le sens vital. Les grossières apparences avec quoi on s'efforce de le suppléer ne duperont point longtemps. L'homme ne vit que par et pour les autres, — socialement.

\*  
\* \*

A Rome, la dépopulation s'accompagna des mêmes symptômes morbides de décomposition. Auguste s'en inquiéta. Rome avait alors 2 millions d'habitants ; mais les campagnes étaient désertes. En vain, Virgile fit les *Géorgiques* et les *Bucoliques* : rien ne valait le pain et les spectacles démocratiques.

M. le comte J. Imbart de la Tour écrit : « Le mou-

vement de diminution commença avec la Fronde, s'accrut avec l'industrialisme sous Colbert, avec Louis XIV et Louis XV. La Touraine perd le quart de sa population, l'Auvergne le cinquième, le Dauphiné le sixième... Le Régent, pour repeupler, exempta de six années de tailles les soldats libérés qui défricheront les terres abandonnées. » Mais c'est surtout depuis soixante ans que le mal s'est propagé.

En 1801, il y avait en France trois villes au-dessus de 100.000 habitants, il y en a quinze aujourd'hui, et leurs habitants comptent pour un septième de la population totale. D'après M. René Lavollée, au commencement du dix-neuvième siècle, « les trois quarts de la race française vivaient aux champs... Aujourd'hui, l'écart entre les districts ruraux et les districts urbains est retourné au profit de ces derniers ». En 1846, la population urbaine ne représentait pas le quart de la population totale; elle en constitue aujourd'hui près de la moitié (cinq douzièmes).

Depuis 1871, 8 millions de ruraux ont déserté les champs. Plus d'un million et demi sont venus s'échouer à Paris et dans la banlieue. De 1901 à 1906, la population parisienne s'est accrue de 180.000 habitants, et les autres grandes villes dans les mêmes proportions. En 1789, Paris avait 650.000 habitants; en 1840, un million; en 1889, 2.300.000; en 1906, 2.763.000. En un siècle, Toulouse et Bordeaux ont triplé le chiffre de leurs populations; Lyon, Marseille, Lille l'ont quintuplé; Le Havre l'a sextuplé; Roubaix l'a décuplé.

Ce sont surtout les régions agricoles qui sont abandonnées. Où il y a une grande ville, l'immigration compense l'excédent des décès sur les naissances. En additionnant la population des petites communes de

moins de 2.000 habitants, on atteint difficilement le total de 22 millions, et tous les ans, il faut abaisser ce chiffre de 100.000.

Voici les chiffres cités par M. Imbart de la Tour : « En 1866, il y avait en France 8 millions d'habitants urbains ; en 1886, 13.800.000, soit une augmentation de 5.300.000, tandis que les campagnes en perdaient 2 millions. En 1846, la population rurale comprenait 75,53 p. 100 de la population totale ; en 1856, 72,30 ; en 1866, 69,54 ; en 1876, 67,56 ; en 1886, 64,51 ; en 1896, 60,9 ; et en 1906 la proportion est encore en décroissance... En 1866, les professions agricoles représentaient 51,5 p. 100 ; en 1876, 51,4 ; en 1886, 47,8 ; en 1896, 43,5. »

En 1873, sur 10.000 Français, 5.270 se livraient à l'agriculture et 845 au commerce ; en 1881, 5.103 et 1.063 ; en 1891, 4.758 et 1.076.

Sans doute, comme l'a dit Adolphe Coste, « les villes sont, en définitive, les seuls organes d'entente, d'instruction et de coopération qui entretiennent et développent la vie des sociétés, et qui fassent passer les populations brutes de l'état amorphe à l'état organisé » ; mais encore faut-il que leur extension soit en rapport avec le développement de la population nationale et de la civilisation sociale.

Ainsi, alors que la population de Paris doublait en un demi-siècle, celle de Londres triplait, celle de Vienne quadruplait, celle de Berlin quintuplait. Il n'y a pas à s'en réjouir. Si l'on constate ailleurs le même exode des campagnes vers les villes ; si, dans toute l'Europe, depuis quelques années, on semble délaissé peu à peu l'agriculture pour l'industrie, — ce n'est point pour nous rassurer. Chaque année, l'Allemagne, par exemple, n'en accroît pas moins sa

population de près d'un million. Si, en multipliant ainsi les bouches à nourrir, elle restreint sa production agricole, il est évident que l'impérieuse nécessité l'incitera — malgré M. d'Estournelles de Constant — à s'emparer de notre plantureuse Bourgogne. Comme une simple loi de dévolution n'y suffira peut-être point, elle y emploiera son artillerie.

\* \*

En France, sur 112 villes de plus de 20.000 habitants, 78 ont plus de décès que de naissances. Si, dans les grandes villes, il semble qu'on se marie plus et si les naissances paraissent plus nombreuses, il ne faut l'attribuer qu'à une plus grande proportion d'adultes parmi les immigrés. Ainsi, la France entière ne compterait que 610 personnes de 15 à 59 ans pour 1.000, et Paris seul 723. « Si l'on compare le nombre des mariages à celui des mariables (18 à 60 ans), dit Arsène Dumont, pour 65 mariages en France, on n'en trouve plus que 54 à Paris. Pareillement, si l'on compare le nombre des naissances en moyenne pour 100 femmes de 15 à 45 ans, on constate qu'il y a 10 naissances en moyenne dans le département de la Seine, alors que l'on en compte de 12 à 15 dans l'ensemble des autres départements. »

Dans les villes, on meurt plus tôt. Il y a 125 vieillards pour 1.000 à la campagne, et seulement 81 à Paris. La mortinatalité y est plus considérable, et pour tous les immigrés. M. Vacher de Lapouge a cité cette statistique de Wieth Kmidsen qui montre une curieuse connexion entre la proportion d'étrangers au département, d'une part, et la mortinatalité d'autre part :

Nombre de départements	Sur 1.000 recensés (1901) combien nés dans un autre département	Nombre de femmes mariées de 15 à 45 ans	Naissances légitimes, mort-nés compris, pour 1000 femmes mariées 1891-1901	Mort-nés pour 1.000 naissances légitimes
Seine 1	574	522.900	121	546
1 <sup>er</sup> groupe 13	475-230	848.400	176	445
2 <sup>e</sup> — 20	229-170	876.100	150	434
3 <sup>e</sup> — 18	169-128	852.800	167	428
4 <sup>e</sup> — 18	127- 88	875.600	181	402
5 <sup>e</sup> — 17	87- 25	850.200	224	382
France 85	196	4.826.000	168	436

Est-ce là, comme le croit M. Vacher de Lapouge, un facteur biologique de la dépopulation? Non pas. J'ai dit pourquoi le Français coupe les racines qui l'animaient. Quand le foyer subsiste, quand la famille reste une force sociale, l'homme sait où est le devoir, où le bonheur. Il aime ce qui le prolonge, le continue, l'élève. Quand cette cellule sociale se dissout, en effet, l'homme ne nous apparaît plus soumis qu'aux lois de l'animalité; mais nous savons d'expérience qu'il perd alors tous ses caractères d'humanité et qu'il en meurt. Comme animal, l'homme est inférieur à n'importe quel fauve et il doit disparaître.

La prostitution, qui détourne les jeunes gens du mariage, qui propage les maladies vénériennes, est d'origine urbaine, elle ne s'étale avec cynisme que dans les grandes villes. Elle en constitue aussi une attraction. Paris est le refuge de toutes « les jeunes bêtes sans tanière », comme dit Maurice Barrès. Sur les sept jeunes Lorrains déracinés que cet auteur nous présente, un périt sur l'échafaud et un autre n'y échappe que parce que la police des villes est mal faite. Et Barrès n'a pas noirci le tableau. Les trois quarts des quémandeurs de secours sont des immi-

grés. Sur trois délinquants arrêtés par la police parisienne, deux sont des provinciaux. « S'il suffit, par hypothèse, a dit A. Tarde, de trois agents pour maintenir dans l'ordre une ville de 100.000 âmes, n'allez pas croire que, pour une ville d'un million d'âmes, il suffise de trois cents agents. Non, pour que la sécurité reste égale, il en faudra bien davantage. Pourquoi ? parce que les éléments mauvais, précédemment dispersés, qui se rassemblent dans un grand centre, ne s'y additionnent pas seulement, ils s'y multiplient les uns les autres pour ainsi dire. »

La débauche, l'extrême misère, la criminalité, incontestablement, sont des facteurs de dégénérescence, — donc de dépopulation, — et des facteurs qui s'aggravent les uns les autres, et par leurs résultats mêmes.

Pour combattre la désertion des campagnes, on parle de créer une dot terrienne, d'organiser l'*homestead*, l'instruction agricole, l'enseignement ménager, de protéger, d'assurer le travail agricole... De même que la plupart des remèdes qu'on propose pour combattre la dépopulation française, ce sont des palliatifs. Il y faut plus. C'est ce qu'il reste à examiner.

G. DEHERME.

---

## Catholicisme, Positivismisme et Pragmatisme

---

Après les débats sur « le rétablissement du pouvoir spirituel » (1), issus de la consultation de Deherme, et malgré que ce dernier l'ait close par des conclusions magistrales, nous croyons avec lui que pour rallier

(1) *Coopération des Idées*, juillet-août-septembre 1909.

« l'Humanité tout entière au positivisme comme à la religion la plus compréhensive, il y faudra des siècles et des siècles ». Mais c'est aussi bien pourquoi, loin d'être résolu, le problème se pose à peine à l'attention publique ; il nous échoit donc, positivistes sincères, d'élever le débat et, tout en procédant avec méthode, de lui donner une telle ampleur que notre cause finisse par être entendue.

D'ailleurs, élargie déjà par le fait même des discussions, la question présente désormais une double face. D'un côté, l'accord théorique — nécessairement antérieur à tout accord pratique — est-il possible entre catholiques et positivistes ? Ceci n'est pas de minime importance, car c'est le « grand divorce » même qu'aux yeux de J. de Maistre l'avenir ferait cesser et où viennent échouer la plupart des pseudo-positivistes catholiques. D'autre côté, supposé qu'une nouvelle autorité morale réussisse à s'instaurer, peut-on noter quels caractères essentiels la différencieront du pouvoir matériel et, par suite, quels rapports s'établiront entre les deux pouvoirs ? — Telles sont, après l'enquête rappelée plus haut, les deux questions qui s'imposent d'abord ; nous pourrons ensuite, d'une main plus ferme, exposer d'une part en vertu de quels moyens le pouvoir institutif facilitera les transactions entre l'ancienne et la nouvelle spiritualité et d'autre part quels éléments concourront à l'ébauche du minimum doctrinal cherché.

Pour tracer de suite son cadre à notre thèse, nous dirons que, promoteur de la civilisation mondiale, le cycle européen nous apparaît comme marqué par trois étapes qui font plus ample, si possible, la loi des trois états : PAGANISME, CHRISTIANISME, POSITIVISME. Ce n'est pas tout : de même que, dans le crépuscule

antique, l'hellénisme et le judaïsme se firent chrétiens au travers du *néo-platonisme*; de même, dans le crépuscule scolastique, le rationalisme et le mysticisme se font positivistes au travers du *pragmatisme*. On retrouve, en effet, dans les deux cas, en une même ère de décadence, de dissolution et de scepticisme, un même apport cosmopolite, une tendance syncrétique aussi forte, un besoin religieux aussi vif.

Cette analogie gagnerait certes à ce qu'on pénétrât la signification psycho-sociale de la dissolution politico-religieuse du dix-huitième siècle. Qu'il nous suffise ici de considérer l'inquiétude sociale, parallèle à cette dissolution, comme exprimée dès Rousseau par le mouvement romantique. Et sans doute, ce fut, à l'origine, une crise de subjectivisme bien marqué; mais il n'en demeure pas moins, dans son ensemble, une explosion cosmopolite de l'âme humaine éprouvant que les anciens cadres vont être à jamais brisés: on le voit bien, quand, dans la suite, les êtres les plus divers sont entraînés par ce courant et lui donnent, dès lors, ce cachet d'universalité qui est vraiment le sien.

En un mot, le mouvement romantique est moins individualiste qu'anti-intellectualiste; il est — pour nous répéter — une première rébellion contre le positivisme naissant qui, le disciplinant, en fera le pragmatisme, comme on en peut juger: « Ce qui caractérise (le romantisme), c'est de glorifier la spontanéité irréfléchie du sentiment dans toutes ses formes, celles qui élèvent et qui épurent comme celles qui troublent et qui dissolvent, sans fournir à l'esprit aucun moyen de choisir entre les unes et les autres. » Or, comme le romantisme, « le pragmatisme, lui aussi, est tantôt religieux, tantôt irrégulier,



tantôt chrétien, tantôt antichrétien » ; bref, « partout où il revêt des formes définies, il se manifeste comme un romantisme utilitaire » (1).

Si l'on observe que, dans les deux cas, il s'agit d'un déploiement de la vie, ce qui en explique le processus instable et paradoxal, on comprendra que la substitution aux concepts scolastiques des concepts scientifiques ait pu seule faire aboutir le mouvement romantique au mouvement pragmatique. Et c'est précisément ce que montrera l'étude des sources, c'est-à-dire celle des relations qui s'établirent entre deux têtes romantiques à leur façon, entre Comte et Lamennais (2).

Un critique perspicace a bien montré comment, entre 1830 et 1850, les diverses écoles avaient systématisé leurs idées sur la nécessité de rétablir le pouvoir spirituel; pourtant un fait significatif lui a échappé. Vers la même époque où se forme ce qu'il appelle finement « un triumvirat de philosophie catholique » (1810-1830) (3), alors que Spencer naît à peine et que le jeune Hegel parcourt l'Europe; tandis que le romantisme est dans tout son éclat et qu'enfin « il s'établit une façon commune de penser et surtout de sentir », Lamennais, hors lequel « il n'y a pas eu peut-être de rôle plus considérable, en notre temps, dans l'histoire des idées religieuses » (4), recueille la

(1) R. BERTHELOT, « Sur le pragmatisme de Nietzsche ». *Rev. mét. et mor.*, 410, mai 1909. Cf. Introduction à nos *Essais de pédol. gén.*, 12, o. c.

(2) Sur ces rapports, voy. *Revue occid.*, janvier 1880 et 1886; juillet 1892. ABBÉ BOUTARD, *Lamennais*, II, 137-156, Perrin, 1908. MARÉCHAL, *Pensées de Lamennais*, 60, Bloud, 1909.

(3) E. FAGUET, *Politiques et Moralistes*, 2<sup>e</sup> série, 93-275. Paris, 1898.

(4) BRUNETIÈRE, *Manuel de l'hist. de la littér.*, 412-413. Delagrave, 1898.

succession saint-simonienne d'une âme dont il dira bientôt qu'elle est « belle (mais) ne sait où se prendre ».

Or ce contact intime importe à notre sujet ; il marque, dans ces deux « représentatifs », l'heure poignante où l'avenir va se décider en faveur de la nouvelle ou de l'ancienne spiritualité. Tous deux, en effet, stigmatisent le scepticisme et l'égoïsme ; mais qui l'emportera, des deux sociologies, le second tome de l'*Essai* ou les premières leçons du *Cours* ? A la vérité, dès à présent — si du moins l'on n'oublie pas que la dialectique diffère entre de Maistre et Lamennais — le théologien trouve ses idées organiques chez le savant, puisque, au lendemain de l'apparition de l'*Opuscule fondamental* (mai 1822), « il ne cesse de songer à une philosophie sociale, conséquence naturelle de la méthode d'autorité » (1) que Comte va renouveler ; et lorsque, enfin, se sont succédé la fondation de l'Église saint-simonienne, l'opuscule sur le *Pouvoir spirituel* et l'exposition du *Cours de philosophie positive*, la pensée du directeur de Juilly a trouvé sa formule : « Nous croyons fermement, dit-il, que le développement des lumières modernes ramènera un jour non seulement la France, mais l'Europe entière à l'unité catholique qui, plus tard, et par un progrès successif, attirant à elle le reste du génie humain, le constituera par une même foi dans une même société spirituelle » (2). Or, ce n'est rien là que le thème exprès de l'idée comtienne, transposé dans le mode ultramontain : Lamennais prolongeant de Maistre au travers de Comte.

(1) [MARÉCHAL, *Introduction à l'Essai d'une philos. cathol.*, XV. Bloud, 1906.

(2) « De la séparation de l'Église et de l'État ». *L'Avenir*, 18 octobre 1830.

Si bien que trois ans à peine s'écoulaient, et non seulement il renonce à imaginer la « grande réforme » de l'avenir, mais ce Rousseau breton propose à Montalembert de substituer « le mot de christianisme à celui de catholicisme pour mieux montrer qu'on ne veut plus rien avoir à faire » avec ce dernier : la transition du christianisme au positivisme, je veux dire le pragmatisme, était dès lors instituée ; car, lorsque, en 1845, Comte écrit : « J'espère lui avoir jusqu'ici prouvé que je sais où me prendre, s'il a réellement suivi de bonne foi mon développement total », son ancien « confesseur et ami » achève d'écrire l'*Esquisse d'une philosophie* et de se convertir à la démocratie.

Après quoi un pragmatiste fidéiste peut tenter de repêcher Lamennais en chargeant A. Comte de « l'idée contradictoire d'une religion de la science » ; c'est consacrer beaucoup d'efforts au succès d'une assertion gratuite, alors que le *Cours* et la *Politique* constituent une double synthèse rationnelle et affective, et qu'aucun texte ne corrobore ce thème « commode » mais inexact. La vérité, pénible j'en conviens, c'est qu'en précurseur malheureux, Lamennais paya d'une vie tourmentée les audaces généreuses de son génie ; il fallait que les créateurs de la pensée contemporaine : Hegel, Mill, Spencer (1), Renouvier, Proudhon, Marx, Renan, développassent, en successeurs plus ou moins conscients, les germes féconds reçus du positivisme, pour qu'à leur contact s'éveillaient enfin, dans les disciples de Lamennais, les semences modernistes.

Soit qu'on s'avise, en effet, d'extraire le catholi-

(1) Sur l'anti-intellectualisme peu connu de Spencer, cf. *Principes de psychologie*, II, 327 sqq ; 504 sqq. Alcan, 1906.

cisme menaisien de sa gangue panthéiste et qu'on donne son auteur comme un « pragmatiste sage » ; soit qu'on désolidarise la méthode pragmatique de l'empirisme utilitaire pour « arbitrer le différend entre l'intellectualisme et le pragmatisme par une philosophie de l'action qui enveloppe une philosophie de l'idée, au lieu de l'exclure ou de s'y borner » (1), dans les deux cas on n'agit toujours, selon nous, que conformément à une orientation commune des philosophes d'à présent que nous qualifions *ad hoc* de *kantiens positivistes*. C'est ainsi, pour s'en tenir à deux noms, que si W. James s'inspira de Renouvier et de Mill, Loisy n'a pas moins reçu de Renan et de Caird ; or il s'agit là de penseurs plus ou moins imprégnés de positivisme. Aussi bien, quoique lents à venir, les temps sont proches où, supposé que Lammennais ait résolu (?) le problème pour les catholiques, l'on reconnaîtra qu'A. Comte l'a vraiment posé pour tous, — ce qui vaut mieux, — quand il conçut la possibilité pour la science d'atteindre à des méthodes d'unification et pour la religion à une doctrine d'universalité.

En résumé, l'hérédité philosophique justifie ici la faveur dont le comtisme, enfin décortiqué du littérisme, jouit auprès des néo-catholiques ; elle doit aussi bien, selon nous, amener les vrais rationalistes à réconcilier l'intellect et la volonté dans une synthèse supérieure, issue des courants kantiens et comtiens (2). C'est au pays de Descartes, avec Fouillée, Lévy-Bruhl, Boutroux, Séailles, Bergson et leurs dis-

(1) MARÉCHAL, *Pensées*, 28, o. c. — BLONDEL, « la Signification du pragmatisme », *Bulletin Soc. franc. phil.*, 296, juillet 1908.

(2) Sur les rapports et la conciliation des deux systèmes, cf. DRAGHICESCO, *le Problème de la conscience*, 108-114. Alcan, 1907.

ciples, que nous paraît échoir cette noble mission. A l'heure où, pour ainsi dire, l'action et la pensée s'étreignent à tout instant dans la réalité sociale, il importe que la réconciliation parte de haut et que l'accord se fasse entre les directeurs spirituels de l'heure. Un minimum doctrinal importe, avons-nous dit : alors que nous en méditons les grandes lignes, nous nous refusons à croire que des groupements tels que l'*Union des libres-penseurs et des libres-croyants*, ne puissent aboutir à le formuler tôt ou tard.

En ce sens nous définissons le pragmatisme français : un *kantisme positiviste* et, sous condition qu'il institue sa méthodologie, nous le croyons destiné à tracer dans l'ordre spéculatif cette synthèse sociale qu'à bon droit préconise Deherme entre catholiques et positivistes ; mais la première importe, car « la fondation d'un Palais du peuple et celle d'un grand journal quotidien » ne feraient que s'ajouter à tant d'autres qui popularisent l'anarchie mentale, si cette fondation n'avait précisément pour but d'éduquer les foules d'après le minimum doctrinal, suffisant mais nécessaire, que l'élite a pour mission de déterminer.

Pour y parvenir toutefois, alors que, penseurs indépendants, nous travaillons à dissoudre les superstitions laïques, il ne faudrait pas que des catholiques s'emploient sans répit à défigurer les méthodes de l'esprit positif, pour les plier aux injonctions d'un théologisme suranné. Que les modernistes, épris de la grandeur de leurs croyances, se résignent intrépidement à quelques vains anathèmes et n'aillent plus à Canossa. Positivistes sincères, alors que Renan soupçonnait pour l'Église des horizons nouveaux,

nous avons reconnu avec lui que « nous sommes à l'égard du catholicisme dans cette situation étrange que nous ne pouvons rien ni avec lui ni sans lui » ; mais aujourd'hui que, grâce au maître, la continuité du catholicisme et du positivisme est assurée, que le pragmatisme des modernistes peut gagner le pari de la séparation (1), l'équivoque cesse et l'avenir s'ouvre ; sous peine d'erreurs graves et sans issue, après Brunetière imaginant que Comte eût été positiviste intégral s'il fût resté catholique, on ne saurait persister à « catholiciser » le modernisme de Lamennais et « moderniser » le positivisme de Comte sans défigurer l'histoire, dont certains courants ne se remontent pas.

Le mot de Deherme là-dessus est profond : « Fille aînée de l'Église, la France est la mère prodigieuse du positivisme », et son adjuration d'une grave sagesse : « L'Église aurait tort de dédaigner l'alliance que depuis un demi-siècle le positivisme lui offre. Cette alliance lui est plus nécessaire qu'à lui : elle a à se défendre ; lui n'a qu'à attendre. » Mot fatal et prophétique, et qui souligne combien les rôles sont désormais changés, ainsi qu'en témoigne encore ce verdict d'un pragmatiste autorisé : « On peut regarder aujourd'hui comme tout à fait certain que la guerre engagée entre l'État et l'Église doit se terminer par la complète défaite de celle-ci : toutes les institutions dans lesquelles l'Église a encore une certaine influence, seront absolument laïcisées... L'esprit scientifique régnera dans son domaine propre, c'est-à-dire dans les laboratoires ; l'esprit religieux régnera dans le sanctuaire ; chacun s'occupera de ses affaires

(1) Rapprocher d'Alta et de J. de Bonnefoy, la « Causerie avec un catholique » de G. Trarieux, *la France*, 28 août 1909,

sans vouloir empiéter sur la spécialité d'autrui... A la longue, il faudra bien que l'Église renonce à ses entreprises politiques et morales; quand elle ne croira plus nécessaire de flatter certaines superstitions, elle pourra rendre la religion beaucoup plus accessible aux classes lettrées... Et ainsi l'Église demeurera, — mais avec un fort resserrement, — tandis que presque tous ses apologistes ont eu en vue une extension » (1).

En d'autres termes, l'Église de l'avenir progressera moins en étendue qu'en profondeur; engagée dans le temps, elle subira la loi de tout organisme qui est de se différencier pour subsister et s'accroître. Au sein des sectes chrétiennes qui, sous une apparente unité, ne cessèrent de se multiplier de siècle en siècle, le mysticisme catholique fleurira d'autant mieux qu'il ira toujours s'individualisant, sa mission sociale étant irrévocablement achevée; et dès lors le catholicisme, en tant que *forme scolastique de la religion universelle*, remettra à la forme nouvelle — et d'ailleurs encore imprévisible — qui doit lui succéder, le dépôt qu'il reçut jadis de l'histoire et qui demeure le legs religieux et inaliénable de l'Humanité.

Par là même se trouve défini le rôle synchrétique du pragmatisme. Fils naturel du positivisme anglo-saxon qui livra l'assaut au classicisme (2) et y détermina la critique utilitaire des institutions, il se doit dégager de ses origines empiriques et précaires pour mener à l'organisation dès deux pouvoirs le double courant moderniste et syndicaliste qu'il engendra. Sous l'action modératrice du positivisme comtien réhabilité, il amènera les divers partis politiques, philosophiques

(1) G. SOREL, « la Religion d'aujourd'hui », 445-447, pass., *Revue métaph. et mor.*, mai 1909.

(2) BRUNETIÈRE, *Manuel*, 312-317, o. c.

et religieux à distinguer les *droits privés* de chacun et le *devoir public* de tous, par où chacun pourra réserver sa croyance individuelle, mais tous devront obéir à la raison commune, dont l'élite spirituelle d'alors aura réussi à formuler le minimum doctrinal.

Ne serait-il pas temps, en effet, qu'après avoir maintes fois recommencé l'histoire, les conducteurs d'hommes s'assagissent ? Car le fanatisme religieux, quoiqu'en ait tel candide anticlérical, ne fut pas seul à sacrifier l'espèce au nom de son salut ! Aussi bien « la folie de la Révolution fut de vouloir instituer la vertu sur la terre. Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est amené fatalement à vouloir les tuer tous. Robespierre croyait à la vertu : il fit la Terreur. Marat croyait à la justice : il demandait deux cent mille têtes » (1). Apprenons par là que nul au monde ne réussit jamais à contenir la vie qui toujours glissa des mailles où nous croyons l'enserrer. Tout au plus pouvons-nous prétendre à la discipliner en nous-mêmes — car elle est vraiment intérieure aux choses — pour en tirer la meilleure possibilité sociale. Là du moins, si nous le voulons, ira s'élevant sans cesse l'organisation spirituelle de l'être qui est « l'intelligibilité radicale de toutes choses et l'abolition de toute différence autre que purement verbale entre la Pensée et l'Univers » (2).

G. PERSIGOUT.

(1) A. FRANCE, *Les Opinions de Jérôme Coignard*, 26. Lévy, 1893.

(2) L. DAURIAC, « les Sources néo-criticistes de la dialectique synthétique ». *Rev. mét. et mor.*, 500, juillet 1909.



## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### LA FOLIE OCCIDENTALE

Ce n'était pas assez de vendre des fusils et des munitions aux Marocains, aux Maures, pour leurs rezzous, aux « pirates » asiatiques, aux boxers; d'instruire les officiers chinois et japonais dans nos écoles militaires, etc. Voici ce que M. Louis Bertrand (*le Mirage oriental*) a vu à Constantinople, au Caire, à Beyrouth :

« Maintenant, les images qu'on expose aux yeux du populaire, ce sont des illustrations de faits-divers contemporains, — par exemple des épisodes de la guerre russo-japonaise : sujet passionnant qui excite l'enthousiasme des foules musulmanes ! A Damas, je remarquai fort un de ces chromos, où l'on voyait un détachement d'infanterie nipponne culbuter des moines russes brandissant des crucifix sur le front des troupes ; et j'admirai l'impudeur des Allemands qui fabriquent ces barbouillages et qui n'éprouvent aucun scrupule à flatter ainsi, dans leur clientèle orientale, le fanatisme religieux et les passions anti-européennes. »

PAR TOUS.

---

## Les Livres qui font penser

---

**Le Miracle de la douleur**, par JEAN LIONNET (*la Revue des Poètes*, 235 bis, rue de Vaugirard). — Job, sur son fumier, raclant la purulence de ses ulcères, et louant le Très-Haut, c'est tout ce que la souffrance humaine a d'an-

goissant pour l'homme qui se veut si près de Dieu, tout ce que la résignation humaine a de grandeur pour l'homme qui se sent si éloigné de Dieu.

Pour reprendre ce thème, il faut quelque audace. Les poètes en ont. Certes, M. Jean Lionnet, dans ce poème, ne renouvelle pas une telle figure, mais il l'a, si je puis dire, occidentalisée, christianisée. Job est marqué du fatalisme oriental. Il se résigne sans délibération. Ici, l'homme est plus.

Dieu voulait qu'il souffrit et qu'il souffrit sans cesse.

Mais s'il accepte cette souffrance, ce n'est pas seulement pour la gloire de l'Éternel, c'est aussi pour sa propre grandeur.

Nous restons grands encore, tout déçus que nous sommes.  
Grands par notre souffrance et notre liberté ;  
Et nous pouvons donner, à Dieu qui les réclame,  
Épreuve et résignation — toute notre âme.

C'est dire que nous pourrions les lui refuser aussi. Jéhovah est inhumain. Jésus est homme plus que Dieu. Sa volonté est celle d'un père, et elle a des fins humaines.

Au malade, à l'infirme, au torturé qui tremble de n'avoir pu assez servir l'Humanité, — Dieu, — Jésus révèle le miracle de la douleur :

Non, tu n'as pas été l'arbre sec et stérile,  
La glèbe sans moissons, le manœuvre inhabile :  
Dans ma vigne, il n'est pas de meilleur ouvrier,  
Que l'infirme qui prie et souffre, résigné.  
Je prenais tes douleurs et j'en faisais des grâces.  
Sur les remords naissants et sur les vertus lasses,  
Je les versais ainsi qu'un flot fertilisant ;  
Et ce flot s'augmentait sans cesse, au long des ans,  
De tes tourments, de tes sanglots, de tes prières :  
Large courant d'amour, il réchauffait la Terre.

La principale difficulté du théologisme catholique, c'est le mal. Soutenir qu'il est l'épreuve du bien, qu'il fortifie l'âme humaine, quoi qu'on dise, on ne rétablit point l'infirmité bonté et la toute-puissance absolue.

Le positivisme y échappe ; mais c'est pour rencontrer une autre difficulté qu'ignore le théologisme. Il est évident que la religion positive de l'Humanité, pour ennoblissante qu'elle soit, ne saurait entretenir la nécessaire résignation à la souffrance continue, désespérée, non plus exalter la

magnifique folie du sacrifice absolu, qui sont peut-être, comme le croit M. Jean Lionnet, les plus féconds miracles de l'énergie humaine.

Ces deux doctrines n'en sont pas moins les plus complètes qui soient. Reconnaisant leurs lacunes, elles seront plus conciliantes, elles opposeront moins de morgue à une alliance sociale qui s'impose de plus en plus.

Le beau poème de M. Jean Lionnet est animé, non d'un vague mysticisme, mais d'un profond sentiment religieux, — et c'est ce qui est le plus près du vrai positivisme.

**Le Mirage oriental**, par LOUIS BERTRAND, 3 fr. 50 (Per-rin, éd., 35, quai des Grands-Augustins). — M. Louis Bertrand nous avertit. L'Islam ne veut, non plus que l'Asie, qu'on s'endorme. Il ne renonce point. La vie est antiparlementaire.

Cet auteur, on le voit, ne prétend point à nous distraire. Il ne nous parle que de l'Orient qui nous intéresse, Français et Européens, celui avec lequel nous sommes en contact, que nous influençons, et contre lequel nous nous heurterons quelque jour. Ce n'est pas à dire que ce livre est ennuyeux. Il est animé. L'auteur n'a rien d'un pédant. Pas de statistique. Il n'a rien lu, que le Coran et la Bible. C'est un Français intelligent et sensible, plus artiste que sociologue, qui voyage pour son agrément, non pas en automobile, en sleeping-car ; mais à l'ancienne mode, qui était la bonne pour regarder et écouter. Ainsi, il a su voir et entendre. Il nous rapporte ses impressions. Voilà tout. Et son livre est aussi instructif qu'agréable à lire.

Après le mirage, il nous montre la réalité orientale, et que cette polychromie éclatante recouvre la grise saleté, et que cette poésie du contraste n'est au fond que barbarie. Il nous fait connaître le peuple, — qui bouge et qui veut s'affirmer contre nous ; puis les élites : Jeunes-Turcs, Jeunes-Égyptiens, Juifs et Chrétiens. Avec lui, nous pénétrons dans les écoles chrétiennes, israélites, musulmanes. L'auteur n'est pas fonctionnaire. Il se soucie peu des protestations indignées du comité anticlérical de Fouilly-les-Oies et des formidables conséquences électorales qui en peuvent résulter. Il se maintient au point de vue français, c'est-à-dire humain. Ainsi, une fois de plus, il est rendu un

juste hommage à l'intelligent dévouement, au patriotisme d'actes des missions chrétiennes.

Enfin, M. Louis Bertrand nous fait un tableau inquiétant, mais exact, de la mêlée des religions en Orient. C'est que l'Orient n'est pas le Grand-Orient de la rue Cadet. Les croyances, ce qui fait l'âme des peuples, y comptent encore plus qu'un programme électoral.

Comme en Asie, il y a là une sourde effervescence, et contre les Européens, contre les Français. « Accepter le sort tel qu'il se présente, savoir attendre l'heure, c'est la vertu invincible de l'Islam... Nous croyons trop aisément que tout s'arrange avec des notes diplomatiques et des tribunaux d'arbitrage. En réalité, on n'obéit qu'à la force, ou à la peur, ou au bon sens le plus terre à terre, qui conseille de s'incliner devant le fait accompli, quand il n'y a pas moyen de s'y soustraire. Il devient de plus en plus nécessaire de le répéter dans un pays comme le nôtre, en mal d'utopies révolutionnaires et de chimères pacifistes. Hélas ! malgré tout ce qui nous est enseigné, on n'a jamais vu d'idées victorieuses qu'à la suite des armées. Intellectuels que nous sommes, le monde est loin de notre rêve ! Le droit est toujours écrasé par la violence, s'il est incapable de lui résister... Ces idées, dont nos partis « avancés » sont si fiers, ces idées qui, d'après eux, sont appelées à renouveler le genre humain, elles sont à la merci d'une nation, qui aura le courage d'être une phalange macédonienne au milieu des troupeaux désarmés. Au lieu de nous tenir prêts pour la lutte, nous recommençons toutes les folies de l'Empire romain à la veille des invasions. Non seulement, nous ne voulons plus payer de notre personne, mais nous initions les Barbares à notre tactique, nous leur vendons nos armes, nous leur montrons à s'en servir... Vainement, protesterons-nous de nos intentions fraternelles : le branle est donné aux peuples esclaves ! Notre prestige est compromis à leurs yeux. Ils savent notre lâche désir d'éviter les coups. Ils s'enhardiront, ils s'enhardissent dès aujourd'hui. Les vieilles races, les vieilles nationalités orientales recommencent à s'agiter... » Telle est la conclusion de M. Louis Bertrand. Elle est toute de bon sens français.

· **Pourquoi et comment visiter les Musées**, par CHARLES MORICE, 1 fr. 50 (Armand Colin, éd., 5, rue de Mézières). — « Se refuser à l'effort que nécessitent la connaissance et la compréhension des merveilles créées par les artistes, nous dit M. Charles Morice, ce n'est donc pas seulement s'interdire la plus pure et la plus délicate des joies, c'est aussi négliger le plus sûr moyen que possède l'homme de s'élever à la conscience et de sa propre vie et de la vie générale ». Le petit livre de M. Charles Morice nous engage donc à consentir cet effort. Il fait mieux : il nous apprend à l'ordonner. Il conseille aussi aux fonctionnaires chargés d'aménager les musées et aux artistes de ne pas nous décourager. Mais comme il faudra quelque temps pour convertir ceux-ci, le mieux est encore d'instruire et de guider de nobles curiosités. « Ce petit livre est écrit pour priver de toute excuse ceux qui se refusent à l'initiation de l'art, soit par ignorance, soit par paresse, soit par défiance d'eux-mêmes et par timidité. »

M. Charles Morice nous invite à aller aux grands chefs-d'œuvre, simplement, à les aborder avec franchise. « Ils sont très accueillants », nous assure-t-il. Dans les musées, ce sont des prisonniers, et « les prisonniers reçoivent volontiers les visiteurs ».

Après avoir défini le musée, l'auteur prépare ses lecteurs à comprendre l'œuvre d'art, par les sens et par l'âme. Il éprouve sa méthode en nous promenant dans le Salon carré au Louvre. De nombreuses gravures (40) illustrent le texte.

Peut-être M. Charles Morice n'est-il pas toujours sans quelque parti pris. On admettra difficilement, par exemple, que le *Balzac* de Rodin « rejoint », le grand sphinx de Giseh, par « l'état statique ». Mais on aime cette ardeur. L'enthousiasme est aussi une disposition à comprendre. L'éditeur a complété cet utile et intéressant ouvrage par l'itinéraire d'une visite au musée du Louvre avec les plans du rez-de-chaussée et du 1<sup>er</sup> étage.

**Jeune Alsace**, par JEANNE RÉGAMEY, 2 francs (Nouvelle Librairie nationale, 85, rue de Rennes). — Projection de l'Alsace annexée, non pas seulement de son sol fertile, mais aussi de son âme fidèle. La trame du roman n'est

que pour animer des réalités simples, et émouvantes parce que vraies. Ce n'est pas un amour qui oublie le monde et les devoirs humains, c'est de la vie sérieuse d'Alsace : un village où il ne se passe rien d'extraordinaire, un artiste qui n'a que du talent et qui aime la source natale de ses inspirations, une jeune paysanne sensible, d'autres jeunes personnes frivoles, des bourgeois qui se dénaturent. Et tout se termine comme il convient : le mariage du potier d'art Jean Mercky avec Lina Vogel, sœur aimable de la Lorraine Colette Baudoche, — une cellule française qui se crée en terre annexée.

Un bon livre, pour tous, à faire lire.

**Régions naturelles et noms de pays**, par VIDAL DE LA BLACHE (Extrait du *Journal des savants*). — M. Vidal de la Blache présente quelques réflexions au sujet d'un livre de M. L. Gallois : *Régions naturelles et noms de pays. Étude sur la région parisienne*. Les anciens géographes dédaignaient les appellations populaires du pays, qui ne se sont jamais appliquées à des divisions civiles et qui échappent à l'étymologie latine : Beauce, Brie, Bray, Soologne, etc. Aujourd'hui, on tient mieux compte des divisions physiques : Bassin de Paris, Plateau central, etc.

Avec M. Gallois, M. Vidal de la Blache ne veut point que la science doive tant à l'intelligence populaire. Cet éminent géographe distingue ainsi la région naturelle du pays :

« Tel est le vocabulaire, attestant l'exercice toujours actif de la faculté populaire d'observation, parmi lequel se détachent ce que l'on a appelé des noms de pays. Ces noms persistent, incessamment ramenés par le cycle des occupations. Ils durent autant que les modes d'existence qui les ont fait naître, plus longtemps parfois que la langue même dont ils dérivent. Ce n'est pas une notation scientifique, moins encore une qualification esthétique : ce qu'ils envisagent dans la nature ambiante, c'est sa fonction pratique et quotidienne, son effet immédiat sur la vie qui s'y est implantée. Mais, ainsi qu'il faut s'y attendre, ce concept populaire est limité à l'horizon de ceux qui l'ont créé et le perpétuent. Il a pour la science la valeur d'un document, qu'elle peut et doit utiliser,

mais à condition de lui conserver le sens précis et restreint qui fait son originalité et son mérite propre.

« L'expression de région naturelle répond, au contraire, à un concept scientifique qui s'est formé et fortifié par les progrès de la science... soit qu'il s'agit de masses minérales, soit que l'on considérât des formes de configuration et de relief, ou des formations végétales, ou des genres de vie humaine, ce n'est pas le cas isolé, mais le groupement des faits qui s'est imposé à la recherche. Tout groupement répond à une étendue, et c'est à la déterminer que s'est efforcée l'idée régionale...

« On saisit mieux désormais les différences essentielles d'origine qui séparent l'idée de *pays*, création populaire, de l'idée scientifique de *région*, et l'usage qu'il convient d'en faire. »

Tout de même, je ne crois pas qu'il exagérât autant que le soutient M. Vidal de la Blache, ce géologue qui disait : « Le bon sens du paysan a devancé la science ; il a distingué par un nom particulier chaque étendue offrant le même aspect et la même culture. »

Judicieusement, M. Vidal de la Blache se demande, — puisque réellement une force réside dans ces divisions naturelles, — pourquoi on ne chercherait pas à en appliquer le bénéfice aux divisions administratives dans lesquelles se meut notre vie publique. « Substituer des autonomies vivantes à des agrégats de molécules, dit-il, ne serait-ce pas la meilleure garantie contre l'excès de centralisation ? Le despotisme seul est intéressé à rompre les rapports naturels que les conditions physiques créent entre les hommes. » Plus encore l'anarchie parlementaire que le despotisme. Car l'anarchie parlementaire ne supporte aucune force sociale.

**La Rééducation physique et psychique**, par le docteur LAVRAND, 1 fr. 50 (Bloud, édit., 7, place St-Sulpice). — Voici un médecin qui ne néglige point le moral. « L'âme unie au corps constitue le composé humain, et cette unité est une véritable unité *personnelle*. » C'est ce que Comte recommandait aux médecins de ne pas oublier, il y a quelque soixante ans. En prenant l'initiative de la réaction

contre l'enseignement matérialiste de la médecine, qui ne pouvait faire, comme il disait, que des vétérinaires, Comte a été, là encore, un précurseur.

« Depuis quelques années, dit le professeur Lavrand, à la suite des études sur l'hypnotisme, sur la suggestion, sur les névroses, on s'est aperçu que le système matérialiste offrait des lacunes considérables et que, dans l'homme malade, comme dans l'homme sain, il fallait, à côté du corps, admettre l'esprit dont le rôle est important dans la pathologie et la thérapeutique. Or, l'esprit est un agent immatériel qui, dans l'homme, exerce une influence indéniable. On devait donc admettre largement l'action du moral sur le physique, de même que l'on admettait l'action du physique sur le moral aussi bien chez l'homme malade que chez le sujet en bonne santé. C'était un retour à la notion de l'union substantielle de l'âme et du corps pour expliquer le composé humain ou l'homme. Le *mens sana in corpore sano* se complète par le *corpus sanum cum mente sana*.

« Nous sommes amenés à admettre que l'idée tend à l'acte en passant plus ou moins par les sensations et les états affectifs ; que les actes éveillent les idées et les sentiments ; enfin que les sentiments sont susceptibles d'engendrer des idées et de pousser aux actes.

« En développant ces considérations, nous arrivons à la notion que tous nos actes sont, non pas seulement moteurs, mais aussi psycho-moteurs : dans tout acte, il y a toujours une part, plus ou moins grande, de psychisme, même dans ceux qui paraissent les plus matériels, tels que les phénomènes digestifs (expériences de Paulow).

« Par conséquent, la rééducation part de cette constatation (et ses succès en montrent la vérité), à savoir que le trouble fonctionnel dépasse toujours et souvent de beaucoup la lésion organique. Le psychisme et le physiologisme (physique ou matériel), s'entremêlant, s'intriquant d'une façon si intime dans tous nos actes, la rééducation efficace devra toujours être à la fois physique et psychique à des degrés divers. »

Après avoir rappelé quelques notions psychologiques essentielles, l'auteur aborde le sujet pratique des diverses



rééducations tentées par la nouvelle thérapeutique : psychique, motrice, sensorielle, organique, respiratoire, circulatoire, générale (dans l'idiotie).

**Le Sillon et le mouvement démocratique**, par NEL ARIÈS, 3 fr. 50 (Nouvelle Librairie nationale, 85, rue de Rennes). — Étude complète et bien documentée, au point de vue catholique, sur ce curieux mouvement du Sillon. M. Nel Ariès s'efforce de nous démontrer que c'est un essai de maçonnerie catholique visant à falsifier le christianisme. C'est là une hypothèse compliquée et antipathique, et donc à rejeter. Tout ce que nous savons du Sillon, d'ailleurs, depuis ses origines à la Crypte jusqu'à maintenant, à travers toutes ses variations, nous y invite. Le Sillon a été créé, est dirigé et ne tient que par un homme, qui est incontestablement de bonne volonté, M. Marc Sangnier. Le Sillon apparaît donc plutôt comme une sorte de boulangisme. L'un a surgi du sentiment national, l'autre du sentiment religieux, celui-ci aboutit comme celui-là à l'expédient électoral. M. Marc Sangnier nous rappelle la figure sociale de Boulanger. Plus vulgaire, Boulanger enthousiasmait la foule : M. Marc Sangnier rallie les jeunes gens à prédispositions mystiques. Mais chez l'un comme chez l'autre, dans les moyens, même défaut de principes, et, pour le but, même manque de doctrine. Des mots y suppléent ; mais ces mots, Patrie ou Christ, n'ont là qu'une signification : Boulanger ou Marc Sanguier. Les variations de M. Marc Sangnier ont les mêmes raisons que les fluctuations de Boulanger. Agir, c'est construire. Et pour construire, il faut des assises. Sans doute, le Sillon a quelque chance de durer plus longtemps que le boulangisme parce qu'il est mieux composé et que son chef est plus jeune ; mais il est condamné mêmement à l'impuissance, à s'agiter dans le vide. Ce n'est qu'un gaspillage d'énergies généreuses.

Eloquent, actif, dévoué, il est fâcheux que M. Marc Sangnier soit si mal instruit des conditions de l'action religieuse ou de l'action politique efficaces (on en est à se demander encore laquelle il poursuit). C'était une force. Mais, comme Boulanger, c'était une force qui devait obéir et non commander.

Allié au positivisme pour les choses de la terre, le catholicisme éviterait de telles déperditions.

Le livre de M. Nel Ariès est instructif. Il est de ton modéré. C'est moins de la polémique que de l'histoire, une page d'histoire de notre anarchie générale.

G. DEHERME.

*Nous avons reçu :*

**Le Réformisme**, par FERNAND CLERGET, 0 fr. 25 (Bibliothèque de l'Association, 91, rue Lecourbe.)

**L'Année occultiste et psychique**, 3 fr. 50 (Daragon, éd., 96, rue Blanche). — « Exposé annuel des observations scientifiques (?) et des travaux publics en France et à l'étranger dans les sciences (?) mystérieuses : arithmologie, astrologie, alchimie, symbolique, ésotérisme, arts divinatoires, prophétique, psychisme, spiritisme, magnétisme, histoire de l'occultisme.

**Deux principes de vie sociale**, par LOUIS NIEL, 0 fr. 75 (Marcel Rivière, éd., 31, rue Jacob). — Les « deux principes » dont nous entretenons l'ancien secrétaire de la Confédération générale du travail sont « la lutte pour la vie » et « l'entente pour la vie ». Hélas ! cela ne dépasse point le prétentieux et niais verbiage des réunions publiques. On dit M. Louis Niel éloquent et intelligent. Il peut donc être utile à l'action syndicale. Qu'il s'y tienne s'il est de bonne volonté.

**L'Association intégrale**, par A.-J. DUPONCHEL, 0 fr. 50 (Marcel Rivière, éd., 31, rue Jacob). — Projet de phalanstère, non moins ingénieux que tous les précédents — innombrables — qui ont échoué.

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*

---

**Bernard GRASSET, Éditeur**  
**7, rue Corneille, 7. — PARIS**

---

**DERNIÈRES PUBLICATIONS :**

- PIERRE DE BOUCHAUD**  
**Périodes historiques de Bologne** (Ouvrage illustré de  
9 gravures) . . . . . **3.50**
- 
- EMILE BAUMANN**  
**L'Immolé**, roman, 3<sup>e</sup> édition. Vol. in-18 . . . . . **3.50**
- 
- LÉON LAFAGE**  
**La Chèvre de Pescadoire**, 3<sup>e</sup> édition. Vol. in-18 . . . . . **3.50**
- 
- JEAN GIRAUDOUX**  
**Provinciales**, Vol. in-18. . . . . **3.50**
- 
- GILBERT DE VOISINS**  
**Les Moments perdus de John Shag**, Vol. in-18. . . . . **3.50**
- 
- MAURICE MAGRE**  
**Conseils à un jeune homme**, Vol. in-18 . . . . . **2 »**
- 
- DIDIER DE ROULX**  
**Roosje**, roman. Vol. in-18 . . . . . **3.50**
- 
- J. GRASSET**  
PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER  
**La Responsabilité des Criminels**, Vol. in-18. . . . . **3.50**
- 
- GEORGES DEHERME**  
**La Démocratie vivante**, Vol. grand in-8° . . . . . **4.50**
- 
- HENRI MAZEL**  
**Pour causer de tout**, Vol. in-18 . . . . . **3.50**

# Auguste Comte et son œuvre

## LE POSITIVISME

Par GEORGES DEHERME

*Un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte,  
Prix : 2 fr. 50*

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot. — PARIS)

I. Sa vie. Ses écrits. — II. Ses disciples. — III. Quelques appréciations. — IV. L'homme. — V. Pour les femmes et les prolétaires. — VI. Sur les lettrés et les bourgeois. — VII. La philosophie positive. — VIII. La sociologie positive. — IX. La politique positive. — X. Le pouvoir spirituel. — XI. La religion positive. — XII. Les utopies positives. — XIII. La morale. — XIV. Conclusion.

---

---

## L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Action politique. Action économique. Action sociale

Par GEORGES DEHERME

*Ouvrage couronné par l'Académie française  
et par la Société antiesclavagiste de France*

Un volume in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr. (*franco* : 6 fr. 60)

BLOUD et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, PARIS

---

---

## La Démocratie vivante

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-8° de 402 pages. Prix : 4 fr. 50 (*franco* : 5 fr.)

BERNARD GRASSET, Éditeur, 7, rue Corneille, PARIS